

Association du Vrai Cœur

Une Autre vie au Tibet

*et autres histoires et enseignements
bouddhistes*

Publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-4042-5

© Association du Vrai Cœur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PRÉFACE

L'histoire du bouddhisme est traversée d'épreuves qui ont fait oublier aux hommes le *dharma*, c'est-à-dire l'enseignement du Bouddha. De l'invasion musulmane au Moyen Âge qui détruisit largement le bouddhisme tel qu'il était présent en Inde, aux textes qui par les siècles passés furent ajoutés clandestinement à la liste des sutras, le bouddhisme est bien autre chose que ce que le monde occidental en sait aujourd'hui. Car c'est une version difforme, mutilée et expurgée de ses crimes, de ses mensonges et de ses usurpateurs que l'homme d'Occident a de cette religion multimillénaire.

C'est d'ailleurs essentiellement contre cet état de fait qu'est né ce livre dont les onze histoires restent néanmoins à la portée de tous. Et c'est là son premier avantage : nul besoin pour le lire d'avoir reçu une formation approfondie au bouddhisme. Il suffit bien assez de se laisser porter par les textes, d'autoriser son imagination à naviguer dans les eaux profondes du *dharma*.

Que cela donc soit dit : ce livre est, d'abord, une invitation au voyage. Mais c'est un voyage

qui transporte la pensée aux confins de la nature humaine, de ses tourments, de sa sagesse. L'aventure des hommes est ici scrutée, étudiée, évaluée par l'œil de sagesse du *dharma* qui, toujours, cherche à tirer des situations les plus ordinaires la substantifique moelle. L'or est toujours sous la gangue, et c'est finalement à cette quête de l'or bouddhiste que le lecteur est convié.

Chaque histoire en effet est un moyen supplémentaire de pouvoir enseigner, de pouvoir pour ainsi dire ressusciter la parole du Bouddha, une parole qui fait écho directement aux premières traductions en chinois des sutras, les textes sacrés bouddhistes. C'est son second avantage : le plaisir d'une lecture qui envole l'esprit et qui, en même temps, l'enseigne.

Car depuis que l'Europe, au milieu du XIX^e siècle, a accueilli le bouddhisme sur ses terres, elle en a formé une vision romantique et chimérique qui n'a rien à voir avec la vérité du Bouddha. La voix du Bouddha est devenu un monde purement imaginaire, une fantaisie, une extravagance ainsi que l'avait remarqué Donald S. Lopez dans son ouvrage *Fascination tibétaine*. Il devient alors très difficile de dissocier la parole

originelle de l'Eveillé, des propos qu'ont voulu lui prêter les hérésies des siècles passés. Le livre que vous tenez entre vos mains constitue sur ce point l'amorce d'un enseignement nouveau, d'une révision complète des représentations que nous nous en faisons. Il n'est, ni plus ni moins, que le commencement d'une révolution dans la compréhension du bouddhisme.

Association du Vrai Cœur



Une autre vie au Tibet

*et autres histoires et
enseignements bouddhistes*

Une autre vie au Tibet : une histoire de divorce

Lorsque je voyage à Taïwan en compagnie de mes enfants ou dans des pays voisins, les gens sont surpris de voir combien ils sont typés : leurs traits eurasiens attirent l'attention des curieux.

Certains dont la nature est agréable et chaleureuse échangent quelques mots avec moi et m'interrogent sur les raisons pour lesquelles mon épouse ne nous a pas accompagnés. Je m'étonne alors de voir combien les gens peuvent être embarrassés lorsque je leur réponds que je suis divorcé, le divorce étant, en Asie, chargé de jugements très négatifs.

Un ami de mon frère nous convia un jour, mes parents, mes enfants, ceux de mon frère et moi à un repas qu'il organisait chez lui. Cet homme avait lui-même passé quelques jours chez nous à l'occasion d'un voyage qu'il avait fait à Paris. Il avait donc eu l'opportunité de rencontrer mon ex-femme. Mais il demeura bouche bée lorsque, m'ayant demandé pourquoi mon épouse était absente, je lui annonçai que nous avions divorcé. La conversation s'était brutalement

arrêtée sur ces mots et avait jeté la confusion autour de la table. Au moment de quitter notre hôte et de regagner la voiture, mon père ne manqua pas de me morigéner :

« Tu es divorcé, mais pourquoi a-t-il fallu que tu le dises devant tout le monde ? me demanda-t-il. Ne pouvais-tu pas simplement inventer une histoire et prétendre que ta femme avait eu un empêchement ? Tu m’as fait perdre la face, ce soir ! Tu es véritablement un idiot de première catégorie ! »

Je ne répliquai rien. Je préfèrai laisser mon père exprimer sa colère, mais sans perdre à l’esprit qu’il me faudrait plus tard trouver un moment où nous serions tous deux disponibles, afin que je puisse lui exposer mon propre point de vue. Ce moment n’arriva malheureusement jamais car, en tant que fils cadet, ma famille considérait toujours que j’en étais le plus ignorant et jugeait donc inutile une telle conversation. Je ris jaune quand ce préjugé me fut rappelé.

Beaucoup de doutes entouraient encore à cette époque l’idée que je me faisais d’être un pratiquant du bouddhisme *mahāyāna*, car je n’étais encore qu’un débutant ordinaire dans le bouddhisme et ma pratique était médiocre.

Pourtant, je n'hésitais pas à affirmer à qui voulait l'entendre que j'apprenais le véritable enseignement du Bouddha. Partant, je suis disposé à vous présenter la manière dont je conçois mon divorce.

Quand je vous annonce que j'ai divorcé, je ne fais que prononcer un mot, n'est-ce pas ? Ce mot a-t-il un début et une fin ? Oui, évidemment. Ce mot est donc ce qu'on appelle un dharma fonctionnel, une manifestation – du corps ici, dans sa capacité de parler. La formule « j'ai divorcé » fait-elle partie d'un langage ? Cela va de soi. Qu'est-ce donc ? Rien d'autre que le fonctionnement perpétuel de notre conscience mentale dans son acte de produire un langage. C'est un processus qui permet à la conscience mentale de manifester un langage. Cela fait donc partie de ce que le bouddhisme nomme les cinq agrégats¹.

¹ Les cinq agrégats sont la forme, qui est composée des quatre éléments (eau, terre, feu, air) ; le ressenti (émotions et sentiments) ; la compréhension (quel qu'en soit l'objet, que ce soit par l'intermédiaire ou non du langage : c'est l'identification sommaire d'un objet perçu) ; le processus ; les sept premières vijñāna (considérées ici comme un seul agrégat : les organes sensoriels, *manas* et la conscience mentale).

Dans le sutra du cœur, il est dit que ces cinq agrégats sont vides, qu'ils ne sont pas « vrais ». Il est donc bien inutile de s'emporter contre quelque chose qui n'a aucun caractère de vérité, et plus encore de perdre la face pour une telle vanité ! Sans compter au demeurant que cette dignité que nous craignons tant de perdre n'a pas la moindre valeur. La phrase que j'ai dite au sujet de mon divorce est impermanente, en sorte qu'il est superflu de perdre pour si peu son sang froid. Mon divorce était une affaire close, mes amis allaient tôt ou tard en être informés. Quelle raison avais-je alors de ne pas le dire ouvertement à tout un chacun ?

Avant que nous nous séparions, mon épouse, à cause, disait-elle, de son métier, était souvent en déplacement. Il lui arrivait aussi de prétendre qu'elle avait des courses à faire pour justifier ses retours tardifs à la maison. Parfois encore elle prétextait devoir aller chercher un gâteau en l'honneur d'un anniversaire quelconque, mais revenait à la maison alors que la soirée était déjà bien avancée, dépourvue de la pâtisserie qu'elle avait promise. Lorsque je lui adressais la parole, elle ne m'écoutait pas. Depuis que son père avait

quitté ce monde, elle était instable et avait dépensé une somme d'argent considérable pour un psychologue. Pourtant elle ne pensait avoir aucun problème. Tout au contraire, elle croyait volontiers que j'en avais bien plus qu'elle, en sorte qu'elle voulut m'obliger à aller voir également un psychologue et, par « gentillesse », m'y avait même accompagné. Elle en profita aussi pour lui parler. Après la troisième séance, le psychologue jugea qu'il était inutile d'en organiser de nouvelles dans la mesure où je ne présentais rien qui méritât quelque soin. En revanche, il fut d'un avis contraire au sujet de ma femme et soutint qu'elle avait besoin d'effectuer une longue thérapie. Il me revient en mémoire à ce sujet un dicton chinois selon lequel celui qui se sent mal croit que tout le monde est semblable à lui. Cette remarque du psychologue ne lui plut guère, si bien qu'elle alla voir un autre médecin auprès duquel elle montra beaucoup d'assiduité.

J'étais sensible par ailleurs au fait qu'une distance de plus en plus grande se creusait entre nous. Elle avait cessé de me confier ses difficultés, ses peurs, ses souffrances. Elle préférait en parler avec son psychologue. Elle se mit aussi, à ce moment-là, à apprendre la salsa et

s'en allait souvent seule à des soirées qui proposaient de la danser. Et puis, surtout, je ne pouvais plus m'approcher d'elle. Elle invitait mille prétextes pour s'en justifier et refusait de surcroît de discuter avec moi. Nous n'eûmes donc plus de conversations à cœur ouvert comme autrefois.

Une amie taïwanaise vint un jour chez nous, accompagnée de son mari. Mon épouse en profita pour sortir, maquillée avec soin et vêtue fort élégamment. Mon amie se rendit compte que ce départ n'était pas lié à un déplacement professionnel comme elle l'avait d'abord prétendu, mais qu'elle s'en allait rejoindre sans doute son amant. Lorsqu'elle fut rentrée de son « déplacement professionnel », je lui posai la question sans ambages :

« As-tu un amant ? »

Elle nia, en premier lieu. Mais elle fut bien vite incapable de donner des explications cohérentes à ses absences répétées et finit par reconnaître qu'elle avait peut-être bien un amant.

« Il n'y a pas de « peut-être », lui répondis-je. Un peut-être signifie que tu as nécessairement un amant. Il vaut donc mieux que nous divorcions. »

J'eus ensuite une conversation avec mon maître de kung-fu, qui me recommanda de laisser à mon épouse une seconde chance. Je suivis alors ce conseil et discutai longuement avec elle, lui rappelant qu'il fallait préserver la famille que nous avions formée. Elle pleura abondamment après que je lui eus annoncé cela. Je lui laissai une semaine pour y penser, ce à quoi elle ajouta, reconnaissante, que j'étais une personne d'une grande gentillesse. Durant les jours qui suivirent, elle eut encore de nombreux « déplacements professionnels », à tel point que notre domicile devint pour elle un simple hôtel.

Elle imagina un jour comme faux-fuyant qu'elle devait, pour son métier, se déplacer avec une collègue. Mais le jour même, la collègue en question me téléphona afin de pouvoir obtenir un rendez-vous avec un médecin pratiquant la médecine chinoise. Elle en profita pour me demander si je voulais parler à ma femme, dans la mesure où elle était avec elle dans son bureau. Je compris que cette histoire de déplacement était encore un prétexte pour s'en aller rejoindre son amant.

« Encore des mensonges ! » grommelai-je à part moi alors que, ma tension ayant violemment

grimpé, je manquai de m'évanouir sur mon lieu de travail.

Elle rentra à la maison quelques jours après. J'en profitai pour lui demander si elle aimait beaucoup son amant, ce à quoi elle répondit par un « oui » franc. Il était évident pour moi qu'aucune solution n'était plus envisageable alors, sinon le divorce. J'allai alors consulter l'avocat de mon entreprise, résolu à engager la procédure.

Lorsque ces premières démarches furent accomplies, ma femme demanda à récupérer la moitié de la maison et à me laisser financer seul la garde des enfants. Son salaire étant peu élevé, elle souhaitait percevoir de surcroît une prestation compensatoire sur une période de sept années afin d'être en mesure de maintenir sur cette période un niveau de vie correct. Ainsi put-elle continuer de vivre assez aisément après notre séparation. C'est là quelque chose qu'autorise la loi française, que de permettre à quelqu'un, par cette prestation, de maintenir un honnête niveau de vie à l'issue d'un divorce. Cependant, le tribunal est en droit de la lui refuser : le juge seul en peut décider.

En consultant l'avocat de mon entreprise, j'avais appris comment je pouvais légalement

laisser partir ma femme sans lui donner un centime. Mais cette perspective me mettait assez mal à l'aise. D'un autre côté, je n'avais pas très envie de sacrifier une partie de la maison. Ma confusion était telle que j'en venais parfois à haïr ma femme, tout en luttant contre ce sentiment.

J'eus l'occasion dans le même temps de découvrir le bouddhisme *mahāyāna* par l'intermédiaire de mon maître de kung-fu. J'ouvris les premiers livres de l'Association des Êtres Illuminés, et en dépit de nombre de leurs idées auxquelles je ne comprenais rien, j'eus le bonheur d'achever d'une traite la lecture de plusieurs de ces ouvrages.

Mon maître me demanda par ailleurs de saluer quotidiennement le Bouddha et de confesser devant sa statue tout ce que j'avais pu faire. Quelques semaines passèrent. Le Bouddha me fit apparaître dans un rêve une certaine expérience que j'avais vécue au Tibet dans une vie antérieure : quelqu'un me poursuivait dans le but de m'assassiner. Certains lamas armés me recherchaient et, pour leur échapper, il m'avait fallu descendre la montagne aussi rapidement que mes jambes me le permettaient. Alors, dans ma course folle, je croisai un enfant. Il était seul,

dépourvu de toit et de famille. Saisi de compassion, je lui promis que, si je trouvais pour moi de quoi manger, je partagerais avec lui ma nourriture. Je poussai mes engagements jusqu'à lui dire que, s'il était orphelin, je deviendrais pour lui la figure maternelle ou paternelle qui lui manquait. Je mis l'enfant sur mon dos et je repris ma course. J'eus alors une sensation étrange : au contact du petit garçon, je sus, moi qui rêvais, que cet enfant n'était autre que mon fils cadet.

Aucune peur en outre ne venait troubler mon esprit durant ma fuite, car j'étais constamment en nostalgie de Bouddha et que je savais que nous étions immortels, que notre vrai moi ne connaît ni la naissance ni la mort. Pourtant, je ne pouvais retenir mes larmes chaque fois que l'enfant versait les siennes. Je pleurais pour mes poursuivants, si égarés, si ignorants du précieux enseignement du Bouddha, et l'un de mes souhaits était de retourner au Tibet afin de leur transmettre le *dharma*, la parole du Bouddha, malgré leur volonté de m'ôter la vie.

Ce fut donc dans les larmes que nous descendîmes la montagne, jusqu'à ce que nous arrivions dans une modeste auberge. Nous y trouvâmes un refuge et l'hospitalité de la